



MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 37, ÉTÉ 2015

Projet d'une maison conçue
en 1936, par l'architecte Henri
S. Labelle pour « Outremont,
l'oasis près de la métropole ».





Mémoire vivante

Numéro 37

Été 2015

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran

Outremont (Québec)

H2V 3E6

514-286-2448

www.histoireoutremont.org

Comité de rédaction

Jean A. Savard, président de la SHO

Hélène-Andrée Bizier, rédactrice en chef

François Beaudin

Jean De Julio-Paquin

Conception graphique

Louis Perreault

Photographie de la couverture

La Revue Moderne, Montréal, septembre 1936.

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec



Québec NEQ 1142261537 02-02-95

Ottawa 141330365RR001

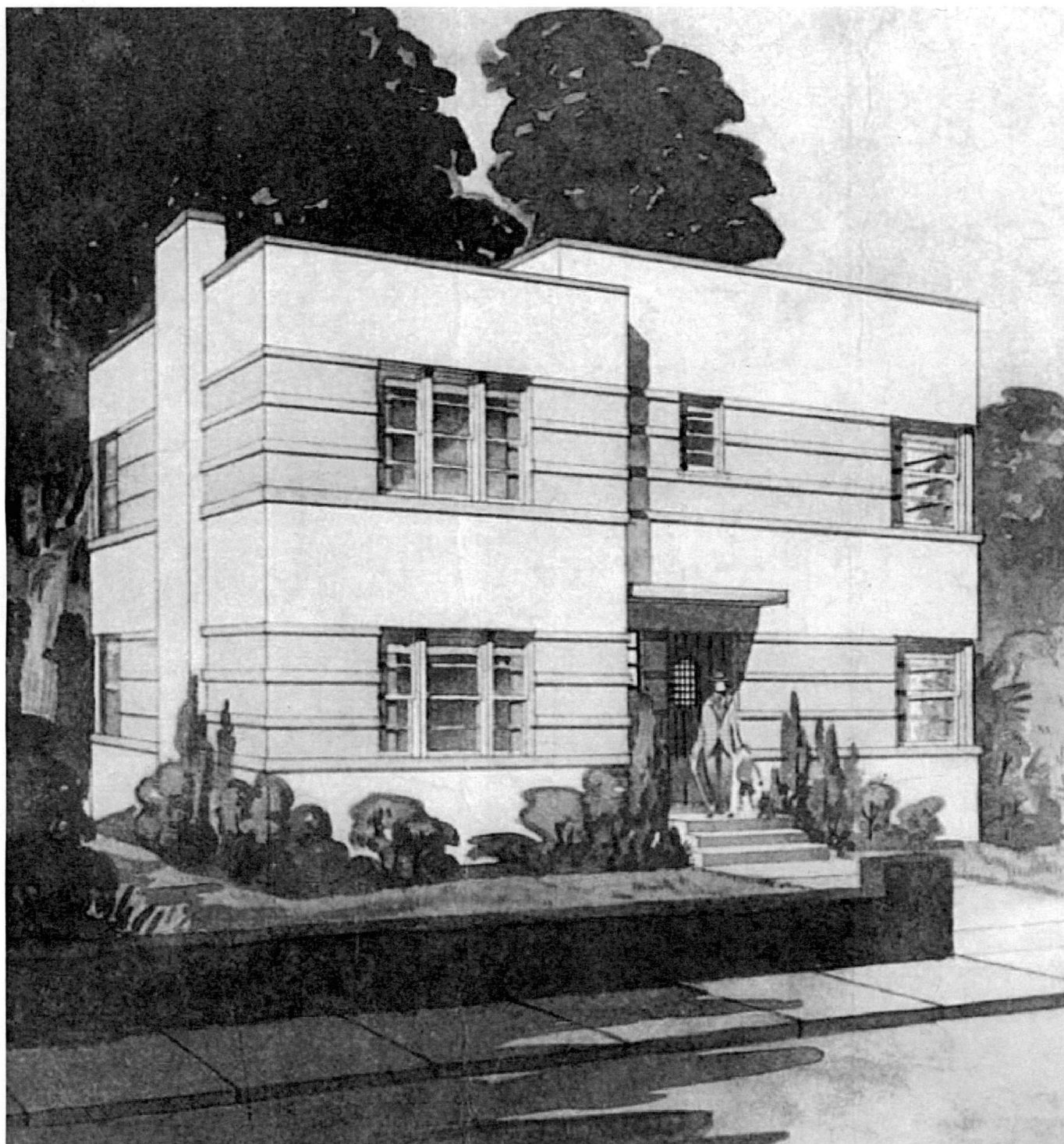
Organisme de bienfaisance reconnu

SOMMAIRE

- Le 32, avenue de la Brunante,
l'architecte Henri S. Labelle crée une maison modèle
par Hélène-Andrée Bizier 3
- Vie musicale à l'église Saint-Viateur, cent ans de rayonnement
Le maître : Auguste Descaries
par Hélène Panneton 6
- C'était en 1897... 10
À la découverte du paysage perdu
par Jean Savard et Hélène-Andrée Bizier

PHOTO EN COUVERTURE

La maison « classique-moderne » conçue en 1936, par l'architecte Henri Sicotte Labelle pour La Revue Moderne. Elle est située au 32, avenue de la Brunante. Aquarelle publiée en couverture de cette publication au mois de septembre 1936.



Le projet de maison d'inspiration art déco, en compétition avec la maison « classique- modernisée », deux projets signés en 1936, par l'architecte Henri S. Labelle. C'est la maison en pierre de taille, publiée en couverture, dont l'intérieur répondait autant que celle-ci aux critères de l'art moderne, qui fut construite au 32 de l'avenue Sunset. A propos des deux projets de l'architecte Henri S. Labelle, Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'Ecole du Meuble et diplômé de l'Ecole Boulle de Paris, disait qu'ils « sont soigneusement étudiés et le projet en est si attrayant qu'il nous permet d'augurer de voir l'Art Moderne en Canada français, franchir une étape de plus [...] Ne l'oublions pas, si l'art décoratif moderne doit être de bon goût, il doit être également et avant tout utilitaire et pratique ».

Le 32, avenue de la Brunante

L'architecte Henri
S. Labelle crée une
maison modèle pour
Outremont

par Hélène-Andrée Bizier

Dans son édition du mois de mai 1936, *La Revue Moderne*, mensuel publié à Montréal depuis 1918, annonce que ses administrateurs prennent l'initiative de faire construire la Maison Moderne, une « maison-type afin de plaire une fois de plus et de façon pratique à ses distingués et lectrices¹ ». Un an plus tôt, le gouvernement du Canada a adopté la Loi fédérale sur le Logement et consenti un budget de 10M\$ pour faciliter l'accès des Canadiens à la propriété grâce à un type de prêt hypothécaire jusqu'alors inexistant. Pour la première fois au pays, une personne pourrait acheter une maison neuve et la payer moyennant l'équivalent d'un loyer mensuel. Le financement hypothécaire, plafonné à 75 ou 80 pourcent de la valeur de ladite propriété, serait assuré par une compagnie prêteuse ou par une banque qui percevrait un intérêt de 5 pourcent invariable pendant 20 ans, soit jusqu'au remboursement complet du prêt. Les taxes foncières seraient administrées par le prêteur et réparties sur les versements mensuels. Au 10M\$ de l'investissement gouvernemental s'ajoutaient 40M\$ injectés par les compagnies prêteuses et 15M\$ provenant des acheteurs, pour constituer une injection totale de 65M\$ dans l'économie et la réduction du chômage.

Pas de capitaux pour l'est de la rue de Bleury...

Il semble qu'à travers le Canada, à cette époque, la qualité des maisons des familles de la classe moyenne laissait à désirer. Quinze ans après leur construction à-la-va-vite et avec des matériaux de mauvaise qualité, elles étaient dans un état lamentable. Or, lorsque *La Revue Moderne* s'invite sur le marché de la construction domiciliaire, le projet n'a toujours pas décollé. On explique ce retard par le refus des sociétés prêteuses d'investir dans des villes et des quartiers où la valeur des habitations risque de diminuer plutôt que d'augmenter. À ce propos, Rosaire Gratton, ex-président du Builders Exchange, reconnaissait, dans l'édition du mois de mai, que « les compagnies intéressées directement à l'industrie de la construction refusent souvent l'occasion d'investir dans l'est de la Cité ». Invité à s'expliquer, il précise qu'elles « ont un double but : investir en toute sécurité, et avec avantage, il serait malaisé de les chicaner là-dessus. Or, depuis plusieurs années, ces compagnies craignent d'investir à l'est de la rue [de] Bleury, parce que les règlements de construction dans cette partie de la métropole n'ont malheureusement pas été assez rigoureux dans le passé. »

L'oasis d'Outremont

Le projet de *La Revue Moderne* a mijoté depuis assez longtemps pour que, au mois de mai, l'architecte Henri

S. Labelle ait déjà réalisé les plans de deux maisons du XX^e siècle bien distinctes qui sont inspirées par le mouvement de l'art moderne. Elles bénéficient de l'aval de Jean-Marie Gauvreau qui dirige l'école du Meuble. L'« ultra-moderne » est recouverte de stuc blanc pendant que l'autre serait de style « classique-modernisé ». Elles offriront, sur deux étages, toutes les commodités typiques du retour à l'abondance des années d'après-krach. Les lecteurs sont invités à élire leur préférée. En juillet, on apprend que la maison au revêtement de pierre de taille l'avait emporté sur l'ultra-moderne et que les ouvriers de l'entrepreneur L. Gordon Tarlton construisaient déjà « cette habitation où le confort et le luxe, le bon goût et la mesure se fondent avec tant de grâce [...] sur l'avenue Sunset², dans la ville-jardin d'Outremont [...] »

Outremont, où le maire Joseph Beaubien règne depuis bientôt 26 ans, semble s'être portée volontaire pour accueillir la Maison Moderne. Elle livre des chiffres et des descriptions élogieuses d'elle-même qui servent de matière au texte intitulé « Outremont, un [sic] oasis près de la métropole », *La Revue Moderne* en vante et décrit les angles les plus attrayants : profusion de verdure et de fleurs; six parcs publics « munis de piscines, de terrains de jeux, de courts de tennis »; 50 000 plans ornant les parcs; 10 000 autres fleurant les boulevards; 10 000 plans embellissant des corbeilles ou servant à la réalisation d'inscriptions « en mosaïque » et, enfin, les 7 000 autres plans ornant les terrasses de propriétés privées. Trente mille personnes réparties entre quelque 6, 600 familles forment la population d'Outremont. Les « deux-tiers des propriétés appartiennent à des Canadiens français et [...] par contre, les deux-tiers des résidents parlent la langue anglaise [...] Le principal facteur de ce merveilleux ensemble réside surtout dans le fait qu'on réglemente très sévèrement, à Outremont, l'industrie de la construction. » Sans oublier les taxes foncières qui excèdent à peine les dépenses municipales courantes...

En foule vers la Maison Moderne

Le 1^{er} septembre 1936, une vaste enseigne portant les noms d'entreprises impliquées dans l'aventure est érigée sur le « chemin Ste-Catherine, à proximité de la coquette et paisible avenue Sunset ». Les logos de la *Canada Flooring & Co.*, des peintures *Alatint* et *Crown Diamond* s'affichent fièrement. Le même jour, le 32, avenue Sunset s'ouvre au public qui a jusqu'au 1^{er} octobre suivant pour la visiter et s'en inspirer. Les dimensions de la maison de huit pièces sont de 33 pieds sur 29. Elle est assise sur des fondations en béton --le nec plus ultra de l'époque-- qui ont été posées sur un terrain de 58 pieds sur 160. Entièrement meublée et décorée par *Dupuis Frères Limitée*, par la *Canadian General Electric*



Mobilier de chambre à coucher de marque Simmons gracieusement fourni pour meubler la Maison Moderne au goût du jour.

et d'autres fournisseurs, elle jouera temporairement le rôle d'une salle de montre vouée au « modernisme ». On y remarquera notamment les meubles d'acier peint réalisés dans les ateliers de *Simmons Limited*, de Saint-Henri, à Montréal.

Douze mille personnes accourent pour admirer cette maison qui a coûté 12 000\$. Elles sont accueillies par Hélène Chagnon, hôtesse de métier, qui sert le thé fourni par le *Tea Market Expansion Bureau* et des « liqueurs douces » dans une atmosphère estivale climatisée signée *Canadian General Electric*. On ne manque pas de préciser que, contrairement à tant de demeures où on gèle en hiver, le 32, avenue Sunset bénéficiera des avantages offerts par les « produits de Canada Cement. » Les planchers de bois-franc brillent grâce à la cire *Poliflor*. On syntonise le programme musical sur un appareil de radio de la *Canadian Westinghouse* et on admire une « installation téléphonique » de la Compagnie Bell. L'argenterie manipulée par Hélène Chagnon porte la marque *Oneida Community*. Dans la salle de bain, on apprécie le *Sani-Flush*. « Enfin, pour que l'effet d'ensemble soit plus complet, le garage laisse voir une luxueuse voiture de la *General Motors Corporation*... »

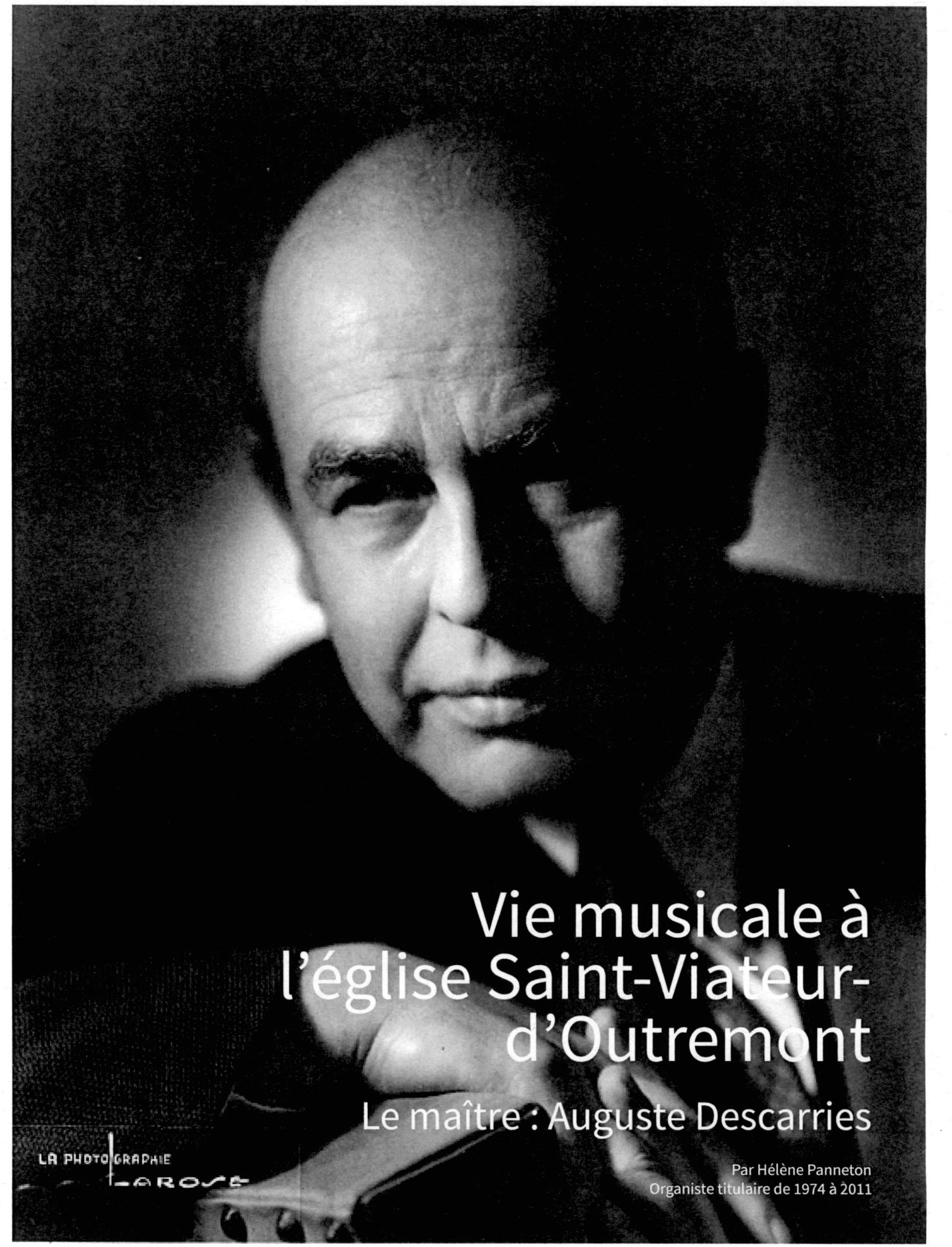
Vers la fin de cette journée d'inauguration, les visiteurs continuaient d'y entrer quand on annonça qu'elle avait été vendue. « Plusieurs personnes présentes firent des offres et croyaient difficilement qu'il pût être trop tard pour devenir acquéreur d'une maison dont la construction était à peine terminée. »

La Revue Moderne avait relevé un défi et réussi à imposer le modèle d'une maison qui devait inspirer l'aspect de plusieurs autres. « En effet, plusieurs visiteurs ont maintenant arrêté le projet de se faire construire un foyer à peu près identique. » Au cours des semaines suivantes, Charles Duquette prenait possession du 32 de l'actuelle avenue de la Brunante.

Notes

1- Dirigée par Louis-H. Duclos, *La Revue Moderne* est lue par un public généralement instruit qui a les moyens d'injecter 15 cents dans l'achat de chaque numéro. Elle compte sur plusieurs collaborateurs dont Jovette Bernier, qui y publie un billet, et Robert Rumilly qui rédige la page « En feuilletant les livres ». Au mois d'août 1935, il signe un entretien avec Henri Bourrassa qui revient d'Europe, ainsi qu'un reportage sur « La guerre aux insectes nuisibles au Canada ».

2- Depuis le 14 juin 1976, l'avenue Sunset, à Outremont, est officiellement nommée avenue de la Brunante.

A black and white portrait of Auguste Descarries, an elderly man with a receding hairline, looking slightly to the right. He is wearing a dark jacket over a light-colored shirt. The lighting is dramatic, with strong shadows on the right side of his face.

Vie musicale à l'église Saint-Viateur- d'Outremont

Le maître : Auguste Descarries

LA PHOTOGRAPHIE

LA ROSE

Par Hélène Panneton
Organiste titulaire de 1974 à 2011

Le premier volet de l'histoire de la vie musicale à Saint-Viateur mettait en valeur la personnalité attachante de « Mademoiselle Victoria Cartier », première organiste titulaire et artiste engagée dans le milieu musical du début du XX^e siècle à Montréal. En 1913, tandis que l'église nouvellement bâtie ouvrait ses portes aux paroissiens pour les célébrations d'inauguration, Mlle Cartier faisait résonner, avec la fougue qui la caractérisait, les grandes orgues sorties des ateliers de Casavant Frères. Elle œuvra au service du culte pendant six ans avec le maître de chapelle Adélarde Leduc. Cependant, en 1918, d'autres musiciens prennent la relève et resteront en fonction pendant les vingt années suivantes : **Arthur Wayland** est nommé maître de chapelle et **Rolland Belleau**, organiste. Dans les grandes occasions, telles la fête annuelle du saint patron (22 octobre) et l'inauguration de l'église achevée (14 octobre 1923), les messes de Perosi, de Widor et de Rossini sont à l'honneur et un certain **Henri Prieur** s'illustre comme soliste.

En 1938 s'ouvre une nouvelle page avec l'arrivée à la tribune de deux artistes de grande envergure : Auguste Descarries et l'organiste Marcelle Martin. Figure dominante de l'histoire de la musique à Saint-Viateur, **Auguste Descarries** occupe le poste de maître de chapelle de 1938 à 1958, mais les multiples facettes de son talent lui permettent de prendre les commandes de l'orgue au besoin.

L'évolution d'un jeune prodige

C'est en 1896 qu'est né Auguste Descarries à Lachine, où il est considéré comme un enfant prodige. Très jeune, il touche l'orgue de l'église Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, en remplacement de l'organiste-compositeur Alexis Contant, titulaire depuis 1885. Laurent Descarries, fils d'Auguste, raconte à ce sujet un incident cocasse :

« La légende familiale veut que, la première fois qu'il a remplacé le vieux maître, le bedeau ait voulu l'empêcher de monter à la tribune, ne pouvant imaginer qu'un garçon de douze ans puisse exercer une aussi haute fonction. Mon père n'était pas grand, en effet, encore moins à cet âge-là, et l'on disait qu'à ses débuts à Saint-Jean-Baptiste, il s'était fait assister d'un camarade pour actionner le pédalier de l'orgue. »¹

Issu d'un milieu aisé, Auguste Descarries fait son cours classique et entreprend des études de droit... qu'il ne terminera jamais, les partitions musicales ayant pris le pas sur les textes de loi! Il reçoit d'abord une formation

auprès des grands maîtres canadiens de l'époque, principalement Rodolphe Mathieu et Claude Champagne pour l'écriture, Charles-Hugues Lefebvre, s. j., pour l'orgue et Alfred Laliberté pour le piano. Il remporte le Prix d'Europe en 1921, ce qui le conduit à Paris où, au cours d'un séjour de huit ans, il étudie le piano et la composition avec les musiciens russes Léon Conus et Georges Catoire et fait la connaissance de Rachmaninov, Medtner et Glazounov, entre autres. Cette fréquentation de compositeurs russes, lesquels avaient immigré en France après la Révolution qui avait sévi dans leur pays en 1917, aura une influence déterminante dans la poursuite de sa carrière. De retour au pays, en 1929, il devra se tailler une place, non sans difficultés, dans un milieu étroit de musiciens fortement entichés de tradition française.

Pianiste, organiste et compositeur

Entre ses activités de professeur de piano, de conférencier, de concertiste et de maître de chapelle, Descarries réussit à composer plus de soixante-dix œuvres pour le piano, la voix, les chœurs et les ensembles de chambre. Sa pièce maîtresse demeure la Rhapsodie canadienne qui a bénéficié de trois interprétations dont l'une, en 1938, où le compositeur est lui-même au clavier tandis qu'Ernest MacMillan dirige la Société des concerts symphoniques de Montréal.

En 1938, lors de son entrée en fonction à Saint-Viateur, le



Marié à Marcelle Létourneau et père de famille, Descarries prend pignon sur rue dans Outremont, au 232 de l'avenue Querbes, où grandissent ses trois enfants Michel, Laurent et Francine. Il y aménage un studio où il donne des leçons particulières de piano. Plus tard, le professeur Descarries offrira des cours au Conservatoire de musique et à l'Université de Montréal, dont il sera le premier vice-doyen de la Faculté de musique au moment de sa fondation en 1950. Pierre Dufresne et Fernand Graton, respectivement organiste et maître de chapelle à Saint-Viateur dans les années 50 et 60, ont été ses élèves. Photo prise pendant le séjour du couple en France, au cours des années 1920. Source : archives de la famille Auguste Descarries.

musicien signe, conjointement avec Irénée Lavallée, curé et représentant de la Fabrique, une « convention » dont la première clause se lit comme suit :

« Le maître de chapelle s'engage à exercer ses fonctions les dimanches et fêtes, à la grand'messe et aux vêpres, à tous les offices paroissiaux, aux répétitions, et toutes les fois que le P. Curé aura besoin de ses services, – Ex. les deux Heures saintes des Quarante-Heures, clôture de la retraite des hommes, – ouverture et clôture – mercredi des Cendres, semaine sainte (jeudi saint, Vendredi saint), etc. – le tout conforme toujours au Motu Proprio de Pie X et à toutes les prescriptions liturgiques. »²

Voilà tout un programme, auquel il faut ajouter les répétitions de la chorale (2 ou 3 exercices par semaine), le tout rétribué à hauteur de 75 \$ par mois. Le « casuel », c'est-à-dire les funérailles et les mariages, est payé en sus. On sait qu'à l'époque, il existe quelques « classes » de services funèbres et que les honoraires du musicien varient en conséquence, soit entre 2 \$ et 5 \$ la cérémonie (en 1938).

Laurent Descarries fait partie de la chorale d'enfants de l'Académie Querbes, tout à côté de l'église. Il apprend à chanter sous la baguette du frère Irénée Rose, c. s.v., et il se souvient que dans les grandes occasions, les enfants se joignaient aux membres de la chorale de l'église sous la direction de son père. Mais ce n'est qu'un parmi les nombreux souvenirs qu'il garde de cette époque :

« Le dimanche, j'accompagne souvent mon père à la tribune de l'orgue pour la grand-messe. La cérémonie terminée, il est fréquent qu'il s'installe à l'orgue et improvise, pour le plus grand bonheur des paroissiens qui ont pris l'habitude de ces concerts gratuits. Je me rappelle d'ailleurs fort bien que, pour les mariages et les enterrements, mon père improvisait toutes les marches nuptiales et funèbres qui accompagnaient l'entrée et la sortie, à l'évidente satisfaction des vivants et des morts! »³

Rappelons ici que Descarries est officiellement en fonction comme maître de chapelle et non comme organiste, mais puisqu'il est habile au clavier, il aime « s'installer à l'orgue » après les cérémonies. Ce faisant, il délègue l'organiste en poste, Marcelle Gratton, laquelle avait pourtant préparé une pièce de sortie — qui sait, un prélude et fugue de Bach ou de Mendelssohn? — dont elle doit repousser l'exécution... à la semaine suivante!

Pendant les vingt années qu'il occupe ce poste, Auguste Descarries écrit pour le culte plusieurs œuvres substantielles. Toutes à l'exception d'une (Hosanna) sont destinées à un chœur à voix égales d'hommes, quand il ne s'agit pas de motets pour soliste et orgue. On sait que sa chorale est formée de voix d'hommes, mais à l'occasion de concerts de la Semaine sainte, par exemple, des femmes viennent assurer quelques solos, ne serait-ce que pour figurer la Vierge dans les Sept Paroles du Christ de Dubois. À contre-courant des tendances de son époque en Église, la musique religieuse de Descarries est tout imprégnée du caractère hautement spirituel des textes qu'elle veut servir. Empreinte d'une certaine gravité, elle se revêt par moments d'une rare intensité

dramatique (Dies irae) ou d'un sentiment de grandeur dans la louange (Hosanna à Saint-Viateur).

Descarries est toujours en fonction à l'église d'Outremont quand il décède subitement des suites d'une insuffisance cardiaque le 4 mars 1958. Injustement oublié depuis, sauf pour quelques tentatives isolées et une émission consacrée à ses œuvres par Radio-Canada en 1988⁴, il suscite aujourd'hui un regain d'intérêt dans le milieu, qui mesure désormais la valeur de sa contribution à la vie musicale au Québec.

Notes

1- Laurent DESCARRIES, Quelques souvenirs, témoignage présenté le 23 novembre 2002 à l'occasion du concert du centenaire de la fondation de la paroisse Saint-Viateur.

2- Archives de la paroisse Saint-Viateur

3- Laurent DESCARRIES, Quelques souvenirs, témoignage présenté le 23 novembre 2002 à l'occasion du concert du centenaire de la fondation de la paroisse Saint-Viateur.

4- Émission Suite canadienne, Radio-Canada, 23 octobre 1988, animation André Hébert.

Être musicien au Québec avant la Révolution tranquille

Un témoignage de Francine Descarries, fille d'Auguste, présenté à l'occasion d'un concert en l'église Saint-Viateur-d'Outremont, le 11 octobre 2013.

Je garde de lui le souvenir [...] d'un homme largement accaparé par la nécessité de gagner la vie de sa famille, plutôt que de se réaliser et de s'épanouir dans son art, néanmoins d'un homme hors normes, tellement séduisant en tant qu'artiste et pédagogue.

Je revois un homme totalement investi dans son univers musical, mais qui m'apparaissait sous un tout autre jour pendant les vacances d'été à la campagne. Il se révélait alors beaucoup plus accessible, plus serein, enjoué même qui, le soir venu, au lieu de me narrer une histoire pour m'endormir, me la racontait en improvisant au piano sur le thème de mon choix.

J'ai en mémoire le bonheur que j'avais à l'accompagner à la grand-messe – à la tribune de Saint-Viateur, le dimanche – ou lorsque je faisais des kilomètres à pied sur la route des Hauteurs dans les Laurentides pour aller à sa rencontre lorsqu'il revenait de la ville, justement après cette même grand-messe qui ne faisait relâche qu'au mois d'août. Je suis aussi demeurée marquée par les interminables discussions philosophiques qu'il entretenait avec mes deux frères les soirs à la campagne et auxquelles j'étais trop jeune pour participer.

Mais, dix mois par année, mon père était un homme au piano. L'impression que j'en garde est imprégnée par la nostalgie du rendez-vous manqué. En effet, je suis triste à la pensée de la petite vie rangée qu'il menait au 232, rue Querbes, entre son studio, la direction de l'École de musique des Sœurs de Sainte-Anne, le Conservatoire et la Faculté de musique de l'Université de Montréal, en dépit de son immense talent et de ce qu'aurait pu être sa vie à une autre époque. Et, si j'évoque avec plaisir le pianiste et le compositeur d'envergure incontestable, ce sont davantage les désillusions qui habitaient mon père, l'artiste, qui peuplent mes souvenirs :

Désillusion face à la condition des artistes dans un Québec « provincial », un Québec d'avant la Révolution tranquille;

Désillusion face au manque de volonté politique à l'égard de la protection et de la promotion des arts, alors qu'il avait volontairement quitté Paris, au moment où sa réputation d'interprète commençait à lui valoir une certaine renommée, pour revenir au pays et contribuer au développement artistique du Québec;

Désillusion au regard de l'indigence du milieu musical québécois. Comme de la compétition entre collègues (les Vallerand, Champagne et Papineau-Couture) dans laquelle les plaçait l'absence de public, d'élèves et de débouchés de carrière.

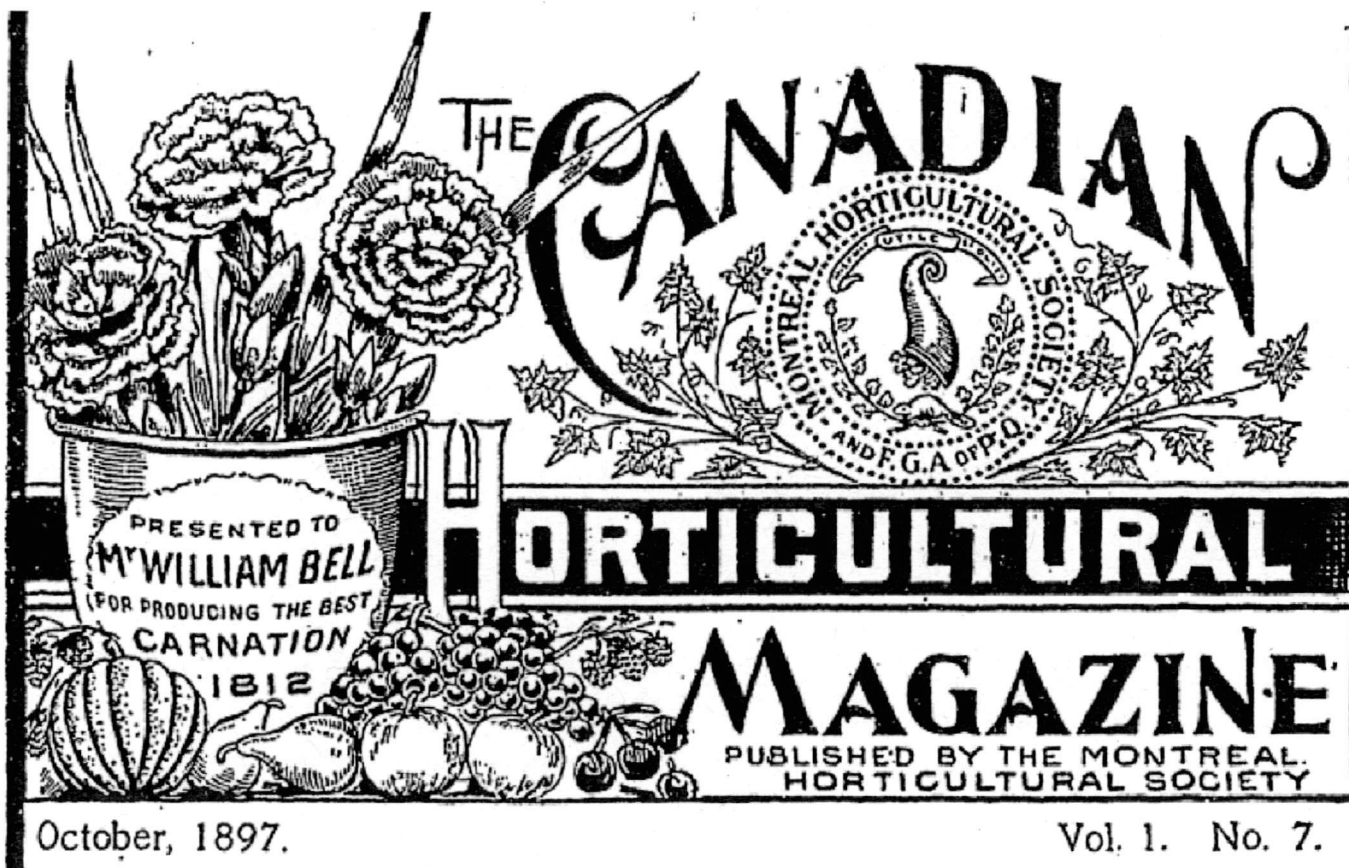
Quelle reconnaissance artistique et sociale aurait-il pu recevoir, si seulement il avait été là pendant et après la Révolution tranquille? Quelle trajectoire, quelle renommée auraient été siennes, s'il avait pu répondre « présent » à l'offre qui lui parvenait de la Juilliard School of Music, le lendemain même de sa mort?

Pour découvrir la musique d'Auguste Descarries

Du 24 octobre 2015 au 31 janvier 2016, le Musée des Beaux-Arts de Montréal présentera une exposition intitulée Une modernité des années 20 – Le groupe de Beaver Hall à Montréal. L'événement soulignera l'originalité des peintres qui s'étaient laissés séduire par la vie urbaine des années 1920 et qui s'étaient regroupés sous le nom de Groupe Beaver Hall.

Au cours des années 30 et 40, pendant que ces artistes peignaient, des musiciens tels qu'Auguste Descarries, André Mathieu et Rodolphe Mathieu composaient des œuvres non moins originales et modernes.

Le 30 octobre, dans le cadre de cette exposition, la Salle Bourgie présentera le Trio Hochelaga qui interprètera une œuvre de chacun de ces musiciens. Le Quatuor pour piano d'Auguste Descarries y sera interprété pour la première fois en public. L'altiste invité est Victor Fournelle-Blain. Mathieu, père et fils – Trio Hochelaga
Salle de concert Bourgie, 1339, rue Sherbrooke Ouest.



C'était en 1897... À la découverte du paysage perdu

Un texte traduit et enrichi par Jean A. Savard, président de la Société d'histoire d'Outremont et par Hélène-Andrée Bizier.

En 2014, le numéro estival de *Mémoire vivante*, présentait à nos lecteurs l'extrait d'un texte publié dans les éditions d'octobre et de novembre 1897, du *Canadian Horticultural Magazine*. Guidés par Richard G. Starke, un résident de Westmount qui faisait un tour de ville sur le thème de l'horticulture, nous avons été conduits le long de l'avenue du Parc -alors appelée Park Avenue- et, de là, vers Outremont où l'auteur pénétra par sa principale voie d'accès, le chemin de la Côte Sainte-Catherine.

En 2015, nous poursuivons cette promenade dans un Outremont champêtre où, à la suite de quelques barons de la fourrure de la Compagnie du Nord-Ouest, des chefs de file du commerce et de l'industrie montréalaise, ainsi que d'humbles et anonymes agriculteurs, ouvriers et commis s'implantèrent sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. La première partie de notre promenade s'achevait sur la terre de Robert Aird devant le caveau mortuaire, mar-

qué d'une plaque commémorative. Il avait été construit en 1821, par son parent et ami, Adam L. McNider. Si ce monument a disparu, une rue d'Outremont, tracée sur la propriété McNider, continue d'en commémorer le patronyme.

L'Outre-Mont de Louis-Tancrède Bouthillier

« Poursuivant notre promenade, nous croisons la résidence habitée, de 1833 jusqu'en 1852, par Louis-Tancrède Bouthillier » qui, à la mort de son père, avait acheté les biens ayant appartenu à ce dernier. Aux quelques propriétés situées dans le Vieux-Montréal actuel, s'ajoutait une ferme de 80 arpents dans le village de la côte Sainte-Catherine. Il y fit construire une résidence remarquée; « un imposant manoir de briques posé au milieu d'un joli champ de vignes et d'un massif d'arbustes¹. Derrière celui-ci, se trouvaient « un vaste jardin et un verger où poussent à la perfection raisins, poires et prunes, ainsi que les pommes *Fameuses*, *Grises* et *Bourassa*, de même

que la *Roseau*, malheureusement disparue. » Le jardin était agrémenté d'un étang d'environ 200 pieds par 75, bordé d'ormes majestueux. » Percepteur des Douanes de Montréal de 1850 à 1863, Bouthillier occupa ensuite, et jusqu'en 1873, le poste de shérif de Montréal. En 1864, il accéda à la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il avait attribué le nom d'Outre-Mont à son domaine du village de la Côte-Sainte-Catherine, un toponyme approprié à sa situation géographique qui s'étendit très « justement à tout le voisinage ».

De 1852 à 1856, la propriété d'Outre-Mont était habitée par George Hernan Ryland, régistrateur de Montréal. Le 12 mai 1856, Bouthillier la vendit à Dugald (Donald) Lorn MacDougall, l'un des premiers courtiers en valeur mobilières de Montréal et du Canada et l'un des cofondateurs de ce qui devint la Bourse de Montréal. Il vécut sur la propriété qu'il entretenait avec goût jusqu'en 1878, alors qu'il semble être allé vivre rue de la Cathédrale, non loin de l'hôtel Windsor.



Michel Tiffet, Hôtel-de-ville d'Outremont, huile sur toile, 50cm x 40cm, 2008. Prêt de l'artiste pour la réalisation de l'ouvrage *Outremont en peinture* publié par la Société d'histoire d'Outremont, en 2009.

Le 9 août 1887, la veuve de MacDougall vend aux Clercs de Saint-Viateur, ou plutôt à l'Institut catholique des Sourds-Muets, la ferme et de la demeure de Louis-Tancrède Bouthillier, dont le nom avait déjà été oblitéré en faveur de MacDougall. Dans la foulée de l'œuvre qu'ils

consacrent à cette œuvre, les Clercs transforment les lieux en résidence, chapelle et ferme-école, où 22 jeunes pensionnaires-ouvriers sont accueillis. L'époque n'est pas loin où les Clercs voudront procéder au lotissement de l'ensemble des vastes fermes d'Outremont acquises à cette époque, pour profiter de la faveur dont jouit le versant nord du Mont-Royal auprès des Montréalais.

Le ruisseau Raimbault

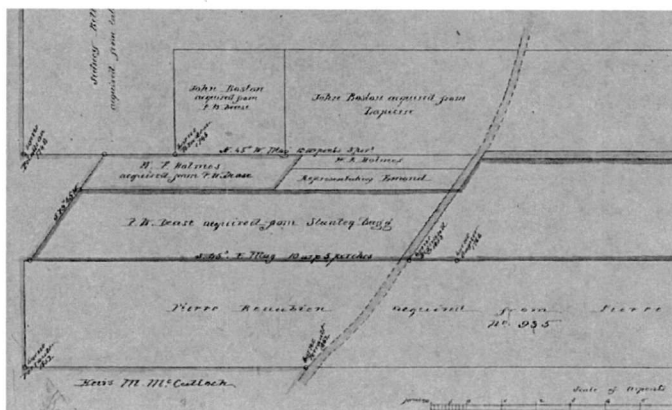
Évoquant le paysage du versant sud du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Richard G. Starke, notre guide, évoque un puissant ruisseau « où jaillit, à travers les dais de feuillages de la montagne, un flot ininterrompu d'eau bouillonnante, scintillant sous la lumière du soleil, contournant les rochers et se creusant des ouvertures, provoquant un bruit de chutes et un rafraîchissement apprécié des piétons assoiffés et des chevaux des habitants allant aux marchés publics. »

Il s'agit du ruisseau Raimbault, aussi appelé ruisseau de la Montagne et ruisseau d'Outremont. Il doit son nom au notaire-royal Pierre Raimbault [1671-1740] qui, en 1724, reçut des Sulpiciens, seigneurs de Montréal, deux terres rafraîchies par ce long ruisseau. Il prend sa source dans le cimetière Mont Royal où, incrusté dans la pente du coteau, il arrose les terrains des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, au 334, du chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Il glisse ensuite sous ce boulevard et dévale vers l'actuel parc Saint-Viateur, dont le bassin rappellerait la mare autrefois alimentée par ce ruisseau. Il poursuit sa route vers ville Saint-Laurent et Cartierville pour aller se jeter plus à l'est, dans la rivière des Prairies où un parc porte son nom.

Notre guide décrit la canalisation qui fit disparaître ce ruisseau qui était à peine visible en 1897. « Pour une raison obscure, la plus grande partie de ce magnifique ruisseau de montagne a été déviée vers un autre canal, de sorte que le vieux tuyau de bois d'où il jaillissait a été remplacé par un gros tuyau de fer qui en a ralenti le débit au point de le rendre à peu près stagnant. Plus haut, à flanc de coteau, la pierre taillée a été remplacée par son lit de pierres naturelles, et comme œuvre d'art public, on peut dire que c'est un succès. Pour tout dire, le petit ruisseau impétueux a été *amélioré* au point de disparaître. »

Vers l'avenue Rockland et l'hôtel de ville d'Outremont

« Du côté nord du chemin, à l'angle de ce qui s'appelle maintenant l'avenue Rockland, se trouve une imposante maison en moellons bruts, ancienne propriété, il y a 60



Détail du plan de la propriété de P. W. Dease, sur le lot 934, découpé de part et d'autre du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, enregistré le 22 mai 1843. Source : BaNQ CA601, S53, SS1, P1272

ans, de M. Peter Warren Dease, un célèbre *North Wester*. » Ce voisin du docteur Pierre Beaubien, l'un des plus imposants propriétaires de ce qui allait devenir Outremont, consacra la période de « 1836 à 1838, à explorer et cartographier un pan important de la côte Arctique de l'Amérique du Nord, entre la rivière Coppermine et Point Barrow. Des travaux d'arpentage le conduisirent vers le Nord-Ouest, jusqu'à des territoires alors connus de quelques tribus indiennes seulement. Son nom figure sur des cartes géographiques, pour désigner la rivière Dease un affluent du Yukon. En reconnaissance de ses exploits remarquables, le Gouvernement impérial lui accorda une pension de 100 livres, une somme qui nous apparaîtrait dérisoire pour des services de si grande distinction. »

« Sa ferme de la Côte-Sainte-Catherine (lot 934), se prolongeait vers le nord et couvrait 80 acres. Un jardin et un verger, depuis longtemps disparus, jouxtaient la résidence. Cette maison, solidement bâtie, est devenue l'Hôtel de ville d'Outremont. » Cette maison aurait été construite par le riche propriétaire foncier montréalais Stanley Bagg², au début du XIXe siècle, qui la vendit à l'explorateur.

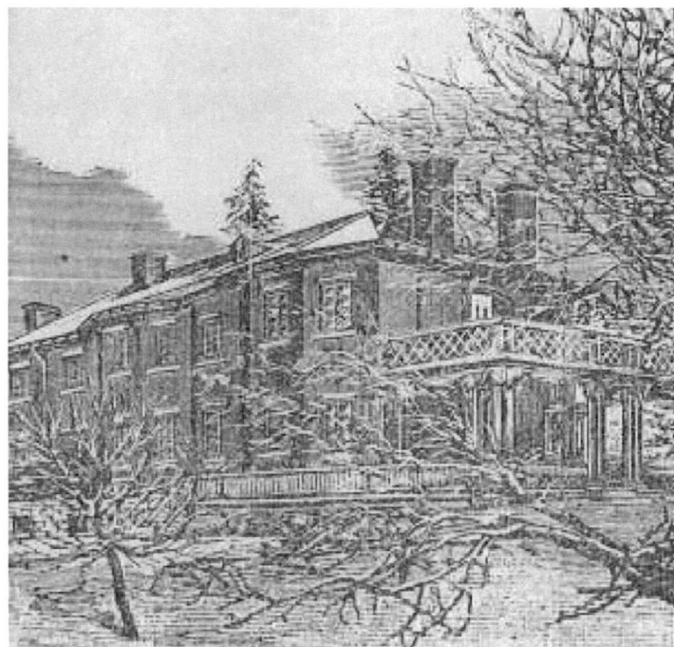
« Rockland », la propriété d'Alfred Joyce

« En tournant à droite sur l'avenue Rockland, nous apercevons, sur le côté ouest, *Rockland*, la propriété de M. Alfred Joyce, dotée d'une large allée gravellée, richement agrémentée de fleurs et menant à une imposante villa en pierre, en retrait de la route. Elle fut construite et d'abord occupée par le colonel Louis-Gustave-Edmond d'Odé d'Orsonnens, devenu commandant de l'École militaire de Saint-Jean. Sur la gauche, un immense parterre de gazon fraîchement tondue, parsemé d'arbres, et sur la droite, une série de vastes bâtiments en bois. Les terrains autour

de la maison sont ornements de fleurs, et comprennent un verger et des potagers. »

Les petits fruits, melons et vignes de John Clark

« Sur le site de la maison de Joyce, il y avait 60 ans auparavant [vers 1830], l'immense maison de pierres de John Clark, un dirigeant de la Compagnie du Nord-Ouest, dont la propriété s'étendait du chemin de la Côte-Sainte-Catherine jusqu'à la limite de Saint-Laurent, couvrant ainsi 50 acres. Près de la maison on apercevait l'un des plus magnifiques jardins d'une localité [Outremont] déjà reconnue pour l'excellence et l'abondance de ses pommes, poires, prunes et petits fruits [...] Les savoureux melons et les vignes poussaient comme s'ils étaient dans leur habitat naturel ou sous un climat plus hospitalier. Faisant partie du groupe des *North Westers* qui, traditionnellement, aimaient bien recevoir, M. Clark ne faisait pas exception



Résidence Bouthillier-MacDougall telle qu'elle apparaissait en 1893. Source : TESSIER, Hector, c.s.v. Saint-Viateur d'Outremont, Presbytère Saint-Viateur 183, avenue Bloomfield. Outremont. 1954, p. 147.

à la règle. La rumeur publique se délectait à peindre en rose ses réceptions mondaines. Malheureusement sa maison fut détruite dans un incendie en 1844... »

Notes

1- Située au 221-223 avenue McDougall, dans l'arrondissement d'Outremont, la propriété de Louis-Tancrède Bouthillier, porta les noms de Ferme Outre-Mont et de Val d'Outremont. La maison qu'il construisit fut appelée manoir McDougall et maison J.-A. Guimond.

2- La maison qui abrite aujourd'hui la mairie de l'arrondissement d'Outremont n'est pas la « maison Bagg » qui est située au 682 rue William, dans l'ancien faubourg des Récollets.